

OPINION

Signification historique de l'Iran

VISION PHILOSOPHIQUE DE L'HISTOIRE DE L'IRAN

mercredi 23 avril 2008, par [Babak KHANDANI](#)

Réagissant aux menaces sérieuses de la décomposition de l'Iran, [Kaveh Mohséni](#), patron d'[Iran-Resist](#) [<http://www.iran-resist.org/>], m'avait demandé il y a presque un an de lui rédiger un article qui, arguments à l'appui, corrigerait les inepties diffusées par les ennemis de l'identité iranienne. Le résultat est le papier ci-dessous, qui pour des raisons de longueur, n'est plus tellement adapté au site Iran-Resist. Je le publie donc ici, en espérant pouvoir développer dans le futur différents points qui me semblent essentiels pour la définition du peuple iranien.



Séroj, arménien, et Shirine, kurde, décidèrent finalement de se marier et convièrent leurs amis au restaurant "Palais de Perse" où je me suis trouvé au bon milieu de mes compatriotes iraniens dont aucun n'était toutefois Perse, ni même le patron de l'établissement qui comme moi est Guilois (de la province du Guilan — notre très cher Kaveh Mohseni est également un Guilois). Eh oui, on y trouvait un peu de tout, des Arméniens, des Kurdes, des Azéris, des Chaldéens (Assyriens)... mais pas un seul vrai Perse. Cependant, la soirée se termina sur une note bien patriotique quand Hérar, le cousin de Séroj, jadis

enfant de chœur à l'église arménienne, se mit à chanter l'hymne *Ey Iran* ("Oh ! L'Iran"), repris spontanément par toute l'assemblée. Chose étonnante et émouvante, c'était le carré des arméniens, pourtant citoyens de seconde classe dans l'Iran islamique, qui le chantait le mieux et avec le plus de conviction.

Mais comment peut-on être Iranien ?

Huit mille deux cent ans avant le mariage de Shirine et de Séroj, vivait un peuple nomade et pasteur, éparpillé dans une Sibérie qui sortant de la grande glaciation, connaissait un climat plus clément que celui d'aujourd'hui, et où les mammouths peuplaient des vastes étendus verdoyantes. Certains, comme Tilak, chef du Mouvement pour l'Indépendance Indienne et principal animateur du Parti du Congrès, pensent même que ce peuple occupait le cercle polaire, nouant ainsi une relation mystique avec le soleil qui disparaissait six mois de l'année et faisait l'objet d'une hantise obsessionnelle : « Allait-il revenir ? » Mais au-delà de simples superstitions, ces hommes avaient forgé un idéal éthique et une Utopie qu'ils nommaient Iranvij.

A cette époque, soit deux millénaires après la fin de la dernière glaciation, le réchauffement atmosphérique, de l'ordre de 4° C, avait fait fondre lentement la calotte glaciaire Laurentide au Canada. Épaisse de 4 km au plus fort de la glaciation,

cette calotte de glace centrée sur la baie d'Hudson, avait défoncé le sol du continent Nord Américain, y créant une vaste dépression. C'est là que la fonte des glaces avait progressivement formé un énorme lac intérieur d'eau douce, longtemps retenu par un barrage de glace côtière qui avait résisté au réchauffement. La rupture du barrage aurait laissé le lac se déverser dans l'océan, en quelques années, voire en quelques mois. Cette inondation d'eau douce dans l'Atlantique Nord aurait très vite bloqué la circulation océanique, déclenchant un refroidissement généralisé de l'hémisphère Nord.

L'Avesta, livre sacré de nous zoroastriens, a conservé la légende de cette calamité : Ahura Mazda créa *Airyānem Vaejah* ("Iranvij") mais l'adversité d'Angra Mainya, l'Esprit du Mal, causa sa ruine en y dépêchant le démon de l'hiver qui durait dix mois de l'année.

La glaciation qui suivit obligea notre peuple de la Sibérie de migrer et c'est ainsi qu'il s'éparpilla un peu partout, en Caucase et l'Asie Mineure, en Inde, en Europe, en Asie Centrale et sur le plateau Iranien.

Plus qu'un territoire géographique, Iranvij était un pays d'idées où habitaient des valeurs simples comme la vérité, le courage ou la beauté. La vertu morale constituait les rives de cette terre imaginaire et le génie intellectuel ses monts. L'esthétisme de la pensée d'Iranvij matérialisée par une mythologie mirifique générait un habitus structurant les conduites sociales, inconsciemment dirigées vers le grand projet du paradis terrestre. En quittant leur berceau, les iraniens ont emporté dans leurs bagages les graines de cette éthique sociale et individuelle pour ensemençer une bonne partie de l'ancien Monde. Et ce monde allait bientôt connaître un bouleversement unique dans l'histoire de l'humanité : l'émergence de la civilisation.

Depuis déjà fort longtemps, peut-être cinq mille ans, certains hommes s'étaient fixés à la terre, la travaillant à travers les saisons et s'enracinant finalement à l'image de leurs cultures. Pour des raisons triviales de commodité et de sécurité, ces agriculteurs se rassemblaient dans des hameaux et constituaient ainsi des communautés distinctes des pasteurs nomades. Cette sédentarisation fut concomitante avec la révolution Néolithique. Au site archéologique de Ganj-i Dareh dans la plaine de Kermânchâh, le niveau le plus ancien correspond à un campement temporaire de pasteurs transhumants. Or, le niveau suivant (dernier quart du IX^{ème} millénaire) conserve les traces d'un village permanent avec ses maisons en briques crues. Pourtant, penser que ces villageois sont à l'origine de nos civilisations est une erreur : les cités ne sont pas des villages agrandis, elles ont une origine et une nature bien différente.

Pour se sédentariser, l'Homme emprunta deux chemins distincts : l'un passait par l'agriculture, l'autre par le commerce. Si les villages se sont créés à la marge des terres agricoles, les cités se sont bâties autour des marchés saisonniers qui se transformèrent en marchés permanents et où s'installèrent commerçants et artisans. La cité est une invention des nomades et le village celle de l'agriculteur. Ce dernier,

trop lié à sa culture et donc à sa terre, n'était pas en mesure de se déplacer sur de longues distances pour échanger ses produits. Il se contentait de se rendre au marché le plus proche et de traiter avec le nomade qui transportait sa marchandise parfois sur des centaines de lieux. Aujourd'hui encore, en Asie Centrale, de telles foires existent et la capitale du Tadjikistan, la ville de Dushanbeh (littéralement "lundi" en persan) porte dans son nom la mémoire de son passé pas si lointain quand il n'était qu'un lieu de rassemblement où se tenait un bazar hebdomadaire.

Dominant les voies de communication et les instruments d'échanges, le nomade s'imposa en maître des cités, devint très naturellement hégémonique et se constitua en caste d'élite, c'est-à-dire la noblesse. Face à lui, le "peuple" se serait senti opprimé si le pouvoir de l'élite guerrière n'était pas tempéré par une élite de sagesse, celle du sacerdoce. Pour concilier les nobles et le peuple, les indo-européens basèrent leurs sociétés sur une structure tripartite en créant la caste des prêtres afin d'arbitrer les relations communautaires et d'assurer la cohésion sociale. Désormais, l'idéal éthique des iraniens s'organisait autour de cette structure trifonctionnelle : *oratores, bellatores, labortores*. Tant qu'ils ont respecté ce schéma, la lutte des classes était évitée par une interdépendance constructive, leur permettant de vivre dans une société forte, conquérante et pérenne.

Quelques siècles plus tard, l'idéal éthique des Iraniens fut réformé par Zoroastre qui l'évolua vers une religion structurée sans l'aliéner pour autant dans son essence. Cette entreprise de Zoroastre marqua le point de départ de la séparation des Iraniens de leurs cousins indiens et européens et annonça la création d'une nation à part qui perdure de nos jours.

L'apport majeur de Zoroastre est l'introduction de l'éthique normative sans en proposer une en particulier. S'il définit le bien et le mal et préconise de se battre pour le premier, il ne détermine pas pour autant leurs sphères. Il n'est donc pas un législateur à l'instar de Moïse, mais un philosophe qui s'interroge. Son unique certitude est que la vérité est du domaine du bien et le mensonge du celui du mal, et ce dernier est une notion objective qui ne requiert pas d'interprétation.

A l'inverse du mensonge, la vérité est un concept plutôt subjectif, se heurtant à notre incapacité d'appréhender la réalité dans toute sa complexité. Aucune pensée ne pouvant rendre compte de l'ensemble des propriétés du monde, la recherche de la vérité ne devient qu'une quête éternelle de connaissance. L'Homme de Zoroastre est avide de science qui est sa meilleure arme contre l'esprit du mal.

Plus qu'un prophète, Zoroastre était un visionnaire politique qui par un acharnement sans pareil, put enfin faire accepter sa doctrine au roi Vishtasp. Mais s'il faut quelques dizaines d'années pour créer un grand vin, il a fallu quelques centaines d'années pour faire naître un surhomme. Et la providence fit en sorte que ce surhomme soit incarné par un Perse, Cyrus le Grand. Donc, au 6^{ème} siècle avant JC, une dynastie Perse, les Achéménides, concrétisèrent cet idéal en fondant le premier empire Iranien où différentes ethnies issues de la souche originelle se regroupèrent autour du Grand Roi pour former un état de droit et de justice. Tous

les peuples iraniens n'adhèrent pas forcément à cette entreprise : les Scythes restèrent à la marge de l'Empire, le menacèrent même souvent, mais ne cessèrent pas pour autant d'être Iraniens.

Iran-shahr, dit "Empire Perse", était avant tout un contrat social par lequel était assurée aux sujets du Grand Roi une protection totale en contrepartie de l'acceptation de la *Pax Iranica*, le mettant à l'abri de l'état de nature et lui conférant un statut de citoyen, c'est-à-dire reconnaissant sa légitimité juridique. Les non iraniens (les *aniraniens*), comme les juifs, babyloniens, assyriens, chaldéens, arabes et d'autres peuples d'Asie, d'Afrique et même d'Europe y adhèrent avec enthousiasme et renoncèrent à leur souveraineté politique en échange d'une société organisée et hiérarchisée. De toute évidence, la *bellum omnium contra omnes* ne pouvait être évitée que par un gouvernement impérial et en même temps fédérateur. Loin d'être uniquement de conception hobbesienne, Iran-shahr affirmait autant les droits naturels non seulement d'après une logique purement libérale telle que perçue par Locke, c'est-à-dire caractérisée par la liberté individuelle ou la propriété privée, mais également civilisationnelle : la fameuse charte des libertés de Cyrus se base sur "l'Humanisme Mazdéen" où l'individu n'est pas placé au centre de l'Univers, mais au centre de "son univers", à savoir sa propre civilisation et culture. C'est dans cet univers propre et par l'acceptation des autres univers que chacun peut développer ses qualités essentielles, rester libre et pleinement responsable de ses actes dans la croyance de son choix.

Quant à la séparation du pouvoir religieux et du pouvoir séculier, elle était assurée par la structure tripartite des sociétés indo-européennes, conduisant à une laïcité de faite. Certes, les diverses inscriptions laissées par les Grands Rois nous attestent de leur croyance en Ahura Mazda, cependant le Mazdéisme ne fut jamais une religion d'état, notion d'ailleurs absente du droit d'Iran-shahr.

Avec l'Iran des Achéménides, l'Humanité passa de la Cité à l'Etat. Moyennant les nouveaux instruments de gouvernance introduits en particulier par Darius, une nouvelle forme d'unité politique du peuple fut introduite, mettant la continuité de l'administration (le *divan*) à l'abri des aléas et des considérations personnelles. L'Etat Iranien fut d'ailleurs si robuste qu'il survécut à l'invasion des troupes d'Alexandre en 333 avant JC et donna même un cadre aux Séleucides qui s'assirent sur le trône de l'Iran. Cependant, les Grecs, restés dans leur esprit de Cité et non familier à la notion de l'Etat, ne purent tenir très longtemps la place qu'ils avaient ravies et furent repoussés par une famille aristocratique Parthe, les Arsacides, qui mirent un terme à la stratégie du morcellement de l'Empire, politique toujours d'actualité en Occident et connu sous le nom de balkanisation.

La période parthe tranche avec la quiétude des Achéménides et déchaîne une passion endormie. Les bas-reliefs de Persépolis ou de Suse nous donnent une sensation d'absolue sérénité découlant d'un ordre si parfait qu'il exclurait toute émotion. Même les animaux les plus fabuleux semblent pauser pour un photographe. Au calme des Perses Achéménides, les Parthes des Arsacides répondent par des cris d'ardeur et d'amour. L'époque parthe sera l'explosion de la

manifestation d'une exaltation romanesque, fine et délicate, témoignée par le roman *Vis et Ramine* que le poète Gorgâni adapta en vers, mille ans plus tard, au XI^{ème} siècle, roman ayant une similitude curieuse avec celui du *Tristan et Iseut*. Ces cavaliers farouches qui se fondaient avec leurs montures ne pouvaient décidément pas se soumettre à la vie austère et protocolaire de leurs prédécesseurs et préféraient tournois, chasses et banquets.

Loin d'être fruste, le seigneur parthe développait un amour courtois drapé d'une attitude chevaleresque. Ses valeurs essentielles se résumaient à la sagesse, la prouesse, la générosité et la fidélité, qualités d'un code d'honneur qu'il nommait *adyavari*, transformé en *ayyari* dans le persan moderne.

Pour pénétrer la période parthe il faut songer à Shéhérazade et à Shahriar, aux aventures de Sinbad le Marin, aux milles et un contes composés à cette époque et devenus depuis la patrimoine de l'Humanité. Mais hélas pour notre bonheur à tous, la douceur du rêve n'était pas suffisante pour défendre l'Iran contre la nouvelle idéologie de Byzance, le christianisme d'état.

Face à la menace de plus en plus inquiétante d'une Byzance christianisée, une réaffirmation forte des valeurs mazdéennes devenait indispensable, faute de quoi, la "pensée unique" aurait gagné sur la liberté d'opinion. Encore une fois, un Perse d'exception, Ardeshir fils de Babak, guida la destinée de l'Iran-shahr vers de nouveaux horizons de grandeur en provoquant sa renaissance par le positivisme. L'Iran des Parthes avait certes résisté vaillamment à la poussé de l'Occident durant plus de six cents ans, mais en ce début du christianisme, la donne avait fondamentalement changé, transformant les ambitions purement économiques de l'adversaire de l'Ouest en véritable projet idéologique. En 224, Ardeshir défait Ardavan, le dernier souverain Parthe, et se proclame Grand Roi, héritant d'un pays affaibli par plusieurs siècles de lutttes incessantes contre Rome.

L'Iran-shahr atteint sa maturité grâce à la dynastie des Sassanides qui le fit rentrer dans l'âge de la science en recherchant des valeurs positives comme l'expérimentation, la précision et l'organisation. L'approche scientifique permettant de dévoiler le réel et de décrire les lois de la nature en vue d'une destination pratique, des grands travaux furent lancés grâce aux acquis du développement de la trigonométrie spatiale et de la découverte des lois de la résistance des matériaux et de l'hydraulique, ceci, plus de mille ans avant Euler et Bernoulli. Les hôpitaux et les facultés de médecine devinrent des centres d'études pharmaceutique, chirurgicale et psychologique. Les progrès techniques permirent aux artisans d'exporter leurs produits à forte valeur ajoutée aux quatre coins cardinaux. Le drahim Sassanide devint la monnaie la plus utilisée dans le monde.

Intimement convaincu que nul homme ni aucun peuple pouvait à lui seul détenir la totalité des connaissances, le roi Anusheravan invita les savants du monde entier afin de réaliser la grande encyclopédie *Hangerdig*, consignait traductions et textes originaux. Indiens, Chinois, Grecs et Egyptiens coururent à Ctésiphon et firent de la capitale de l'Empire le centre intellectuel de la planète. Pourtant cette liberté d'esprit

n'était pas du goût de tous et fût maintes fois attaquée par ses adversaires d'extérieur et d'intérieur. Finalement, elle succomba au nouveau totalitarisme venant de l'Arabie qui mit un terme au grand projet du paradis terrestre qu'était Iranvij, imposant en échange son hypothétique paradis céleste.

L'Iran-shahr et avec lui la *Pax Iranica* disparurent sous les sabots des cavaliers musulmans et ne renaquirent plus jamais. Néanmoins, la nation iranienne a miraculeusement survécu.

Contrairement à une idée répandue, l'islamisation de l'Iran ne fût ni facile ni immédiate mais tumultueuse et lente. Si, comme à l'époque d'Alexandre, l'armée s'effondra rapidement, l'état iranien continua à fonctionner et son appareil (le *divan*) servit ses nouveaux maîtres pendant au moins cinq décennies. La langue et l'écriture perse ainsi que la monnaie sassanide restèrent les instruments de cette nouvelle administration arabe. Cependant, le calife Mansur saisit le danger et mena une politique d'ostracisme à l'encontre de tout ce qui pouvait de près ou de loin ressembler à la culture iranienne.

La répression qui suivit fût brutale et les mouvements de résistance comme celui mené par Babak Khorramdin échouèrent tous. Malgré les violences, l'islamisation de l'Iran prit toutefois plusieurs siècles et ce n'est que cinq cents ans après l'invasion que nous assistons à la dernière génération d'érudits persans qui pour échapper à la persécution et avoir droit de cité, se convertit à la religion d'état qu'était l'Islam. A cette même époque, un grand exode vers l'Inde fut entrepris par ceux qui avaient perdu tout espoir mais refusaient obstinément de choisir le camp de l'envahisseur. Ils devinrent les "Parsis", même si la plupart n'étaient pas Perse, mais plutôt de la province de Khorasan.

Craignant le pire, un groupe de grands propriétaires terriens zoroastriens, les *dehgans*, descendants de la noblesse préislamique, se réunirent et décidèrent de sauver l'identité iranienne en créant une œuvre littéraire qui relaterait l'histoire mythologique et légendaire de l'Iran. Pour cette entreprise, il se basèrent sur un texte de la période sassanide nommé *Khodâi-Nâmak* et confièrent la tâche à un poète zoroastrien du nom de Daqiqi. Ce dernier mourût avant l'heure et c'est un *dabir* (fonctionnaire de l'administration) qui prit le relais. Son nom était Ferdowsi.

Dépassant largement les termes de son contrat, Ferdowsi engendra le *Shâh-Nâme*, une œuvre littéraire exceptionnelle dans laquelle il consigna les mythes fondateurs des Iraniens afin de les préserver de la destruction. Sachant qu'en tant que Zoroastrien, son entreprise serait vouée à l'échec et son chef-d'œuvre tôt ou tard la proie des flammes, il se convertit pour que le *Shâh-Nâme* soit considéré comme un livre musulman et ainsi préservé.

Malgré sa conversion, le mufti de Tus, ville de Ferdowsi, lui refusa l'inhumation au cimetière des musulmans et ce n'est que mille ans plus tard, au début du XX^{ème} siècle, pendant le règne de Réza Shah Pahlavi et sous l'impulsion et avec le soutien financier des Parsis (ces mêmes Zoroastriens qui avaient fui en Inde au X^{ème} siècle),

que sa mausolée fut construite.

Ayant perdu tout repère identitaire, les Iraniens acclamèrent le *Shâh-Nâme* qui connût un succès fulgurant et devint quasiment la seule référence de l'histoire de l'Iran. Le nationalisme iranien ayant de tout temps un caractère mystique, l'œuvre s'érigea en livre sacré. Dans le *Shâh-Nâme* (littéralement "livre des rois"), le nom de l'Iran revient à plus d'un millier de fois et l'un de ses vers sert comme devise pour tout patriote digne de ce nom : « *Que je n'existe pas si l'Iran n'existait plus !* » Tout naturellement, le *Shâh-Nâme* fut également utilisé comme instrument de désinformation par ceux qui ont voulu cacher leur vraie nature derrière une fausse identité iranienne. Ce sont les rois Séfévides qui en ont le plus abusé.

Derrière le vide laissé par les invasions Mogols du XIV^{ème} et XV^{ème} siècles, une secte guerrière eut l'ambition de concurrencer le Califat sunnite de l'Empire Ottoman par un Califat chiite. Esmail Séfévide réalisa ce projet et lança sa milice contre la population désarmée de l'Iran pour la convertir de force au chiisme. Il a dû toutefois affronter les Ottomans qui lui firent subir en 1514 une défaite cuisante dans la plaine de Châldoran.

L'histoire officielle explique la débâcle de Châldoran par la supériorité de l'artillerie turque. Cette excuse n'est qu'une demie-vérité, la raison principale étant l'infériorité numérique des Séfévides causée par l'incapacité de lever une grande armée chez une population peu enthousiaste à se battre pour une cause qui n'était pas la sienne, le chiisme. Retenant la leçon, les rois Séfévides entreprirent alors une vaste opération de maquillage de la nouvelle religion de l'Iran.

Parmi les diverses branches de l'Islam, le chiisme était et reste la plus hostile à la culture iranienne. La preuve en est donnée par Nasser Khosrô, poète persan du XI^{ème} siècle, qui dans ses écrits affronte avec violence les fêtes iraniennes et préconise leur remplacement par des cultes chiites. Les Séfévides réécrivirent l'histoire à leur guise et prétendront que leur secte est ni plus ni moins une invention iranienne dans le but de repousser les envahisseurs Arabes ! Les imams fondateurs du chiisme comme Ali ou Hossein deviennent des amis du peuple iranien et admirateurs de sa culture. Dans cette entreprise, le zoroastrien Ferdowsi se transforme en zélateur chiite et on lui invente des poèmes dans l'apologie des imams, poèmes si médiocres qu'on se demanderait si leur auteur n'a pas cherché à ridiculiser ses propres commanditaires. Les Séfévides qui voulaient créer leur Califat, se voient obligés de s'attribuer une identité "perse". A partir de là, être Perse ou Persan aura une autre signification, différente de celle de son monde iranien et synonyme de chiite. Cette nouvelle dénomination de "Perse" est tout simplement une usurpation d'identité.

Les belles façades de la place *Naqsh-e Djahan* d'Ispahan, la ravissante capitale des Séfévides, cachent une vaste misère intellectuelle causée par la fuite de l'élite persane vers l'Inde. Dans ce deuxième exode, c'étaient principalement des musulmans qui fuirent le chiisme. A l'opposé d'Ispahan, les descendants iranisés de Tamerlan développaient à Delhi une culture riche et florissante. Un Roi comme le

grand Akbar ira même jusqu'à procéder à la cérémonie de Navjote, c'est-à-dire sa conversion au Mazdéisme.

Finalement, des tribus pashtounes, réfractaires au chiisme, envahirent Ispahan et mirent fin à la dynastie Séfévide, offrant à un Kurde, Nader Shah, l'opportunité de ravir le trône de l'Iran. Néanmoins, le mal était fait et le grand projet du chiisme reprit son cours avec l'arrivée des Qajars, des semi-nomades originaires du Liban mais assimilés aux Turkmènes. La fausse identité chiite accompagnée d'un pouvoir central faible ouvrit grand les portes de la balkanisation de l'Iran sous les auspices des forces colonialistes russes et britanniques.

A l'aube du vingtième siècle, le pays communément nommé Iran était très éloigné de l'Utopie originelle d'Iranvij. Etrangères à la justice et à la liberté Sassanides, dominées par des nomades venus d'ailleurs et d'une autre nature, les cités ne représentaient plus le centre de l'administration d'Iran-shahr, garant des droits de tous ses citoyens, mais plutôt, le siège d'un système esclavagiste où les possédants, la plupart allogènes, traitaient le peuple démuni comme son bétail. En 1921, plus de quatre-vingt cinq pourcent de la population iranienne vivaient plus ou moins sous le régime du servage. Les grands et petits propriétaires terriens, descendants des envahisseurs arabes, turcs, mogols et autres, considéraient cette population rurale comme sa marchandise, les achetant ou les vendant, les louant comme domestique dès l'âge de quatre ans, les jouant aux cartes, les violant, en un mot, ayant sur eux un droit de vie et de mort... Les quelques réformes entreprises comme celle de la constitution de 1906 ne concernaient en rien cette grande masse des campagnes, les iraniens de souche jugés comme quantité négligeable, ne jouissant d'aucun respect ni de protection légale ou coutumière.

Le salut arriva de cette même population asservie et l'un d'eux, Réza Khan, prit le pouvoir afin de mettre un terme à la tyrannie des esclavagistes et de redorer le prestige d'Iran-shahr. Comme un clin d'œil du sort, Réza Shah Pahlavi était un Parthe et, à l'instar de ses ancêtres Arsacides qui avaient stoppé le morcellement de l'Iran par les descendants séleucides d'Alexandre, il mit un frein sec à la balkanisation de son pays par les puissances coloniales. Affichant clairement sa couleur, Réza Shah fit imprimer sur les premières coupures de banque à son effigie, le symbole de Fravahr, la grâce divine du Mazdéisme. Il devenait clair pour ceux qui savaient comprendre les signes, que l'heure de la revanche du peuple d'Iran avait sonné et la route vers la reconstitution d'Iran-shahr devenait libre.

Toute l'histoire des Pahlavis ne fût qu'une lutte entre les deux populations hétérogènes, l'une descendante des nomades venus de la péninsule arabique ou des monts Altaï, et l'autre, héritière d'Iranvij. Derrière un écran de fumée de prétextes idéologiques et humanitaires, ces deux forces du mal et du bien s'affrontèrent pendant un demi-siècle et finalement, en 1979, comme à maintes reprises depuis quatorze siècles, les envahisseurs remportèrent la bataille. Mais bien sûr la guerre n'est pas finie.

Huit mille deux cents ans après la grande migration des iraniens, une Kurde et un Arménien célèbrent leur union en compagnie de leurs compatriotes exilés à Paris. Aucun n'est perse, mais tous sont iraniens, œuvrant pour le grand projet du paradis terrestre qu'est Iranvij.

*Hélas ! j'ai connu des hommes nobles qui perdirent leur plus haut espoir.
Et dès lors ils calomnièrent tous les hauts espoirs.*

...

« Tous les dieux sont morts : nous voulons, maintenant, que le surhumain vive ! » Que ceci soit un jour, au grand midi, notre dernière volonté !

[Répondre à cet article](#)

1 Message

Signification historique de l'Iran

5 juin 2008 12:58, par P.G.

Un peu tiré par les cheveux.

Il aurait fallu préciser que la citation de la fin est de Nietzsche. Ce n'est pas forcément évident pour tous.